

Été noir

Été noir

Roman écrit par Lou Salvet

Dépôt légal Juin 2020

ISBN : 978-2-9572759-0-8

Numéro de CopyrightDepot.com : 00069343-1

*Désolation hivernale
Dans le monde monotone
Le bruit du vent
(Bashô Matsuo)*



Chapitre 1 – 31 décembre 2008

« Pauvre fille ! Morte le dernier jour de l'année...
Si c'est pas triste ça ! »

Il n'adressa aucune réponse au garçon d'amphithéâtre¹ qui venait de déposer sur la table de présentation des corps une nouvelle housse mortuaire, le laissant repartir comme il était arrivé, c'est-à-dire bruyamment. Des roues de son chariot en inox émanait un cliquetis agaçant et ses bottes en caoutchouc collaient au sol à chacun de ses pas.

Existait-il vraiment des jours plus joyeux que d'autres pour mourir ? Ridicules mots. Lui, préférait les nombres. C'était le neuvième depuis le début de l'épisode neigeux. Une fin décembre meurtrière avec les sans-abri, désarmés face aux lames aiguisées de l'hiver. Il attrapa l'attestation d'intervention des pompiers placée en évidence sur la housse zippée, la parcourut rapidement, n'y apprit rien de vraiment surprenant :

¹ Employé assistant le médecin légiste, autrefois, il aidait le professeur d'anatomie, d'où son nom conservé aujourd'hui.

SDF de sexe féminin retrouvée inanimée rue des Martyrs par les éboueurs à 5h08. Pas de sac ni d'effet personnel trouvé sur place.

La mention du lieu fit naître un rictus sur le visage du médecin. Le destin avait parfois un humour noir. Il déposa le rapport sur la pile de paperasse qui prenait de la hauteur depuis ces derniers jours. Il faut dire qu'entre les congés de fin d'année et la neige qui avait paralysé les transports, l'IML² tournait au ralenti et les retards s'accumulaient tant au niveau de la gestion des dossiers que des autopsies. Décembre était un mois mortifère : Noël aggravait les dépressions et les suicides venaient gonfler le nombre des morts trouvés sur la voie publique. Il espérait que le réveillon de ce soir, inévitablement alcoolisé et propice aux débordements risqués, ne serait pas trop assassin. Il enfila une paire de gants, chaussa ses lunettes qui retenaient ses cheveux grisonnants trop longs et grassex puis les couvrit d'un bonnet chirurgical. Il braqua une puissante lampe sur la table et descendit d'un seul coup la fermeture éclair qui parcourait la housse plastifiée renfermant le corps.

Son geste libéra d'abord une forte odeur d'urine, de graillon et de vinasse mêlés, relent auquel son odorat, comme anesthésié, semblait indifférent. Puis une masse de dreadlocks, dont il ne put déterminer la couleur, se déploya. Il dégagea les tentacules de cheveux pour découvrir une figure extrêmement blême et constellée de piercings : des boules métalliques de différentes tailles contournaient les lobes de ses oreilles, un anneau argenté reliait ses narines et des tiges de

² Institut médico-légal

métal noir mordaient ses lèvres et ses arcades. Il les dénombra et inscrivit le résultat sur un bloc-notes. Il se demanda comment il était possible de meurtrir autant son visage. Derrière ces stigmates de fer, derrière les engelures et les marbrures, on devinait des traits fins et harmonieux. Elle avait dû être jolie.

Il dut ôter, avec précaution pour ne pas arracher les piercings, une superposition de couches, censées barrer la froidure : il avait l'impression de peler un oignon auquel on retire les strates translucides avant de l'émincer. Cette image incongrue et déplacée le fit dodeliner de la tête. Les années l'avaient rendu désabusé, insensible et aussi froid que l'inoc de sa table de travail. Et tous ces pelages et découpages médicaux ne l'apitoyaient plus depuis longtemps. Il constata sur le corps dénudé des érythèmes, des dartres et une importante sécheresse cutanée qui avaient dû lui occasionner bon nombre de démangeaisons.

Absence de blessure, d'ecchymose, de trace de coup, de cicatrice. Absence aussi de tatouage sur sa peau blanche comme une portée vierge de toute note. Son téléphone sonna au moment où il s'apprêtait à délayer les Doc Martens de la morte.

« Karasick, j'écoute.

— C'est Chloé.

— Salut, ma belle. Tu es sûre que ça va ?

— Tu es à l'IML ?

— Oui, en étrange compagnie !

— Il faudrait que tu me dépannes, ça urge. J'ai besoin d'une nouvelle identité, jeune femme, la trentaine, dans les 1m70. Tu n'as pas ça dans tes tiroirs ?

— Toujours le sens de la formule, je vois. Il te faut ça pour quand ?

- Demain matin au plus tard.
- Et je suppose que c'est officieux ?
- Tu as tout compris.
- Et c'est pour qui cette nouvelle vie ?
- Une indic en danger.
- Tu es sûre ? 1m70, 30 ans, ça te ressemble un peu, non ?
- Fais pas chier Karasick.
- Toujours aussi charmante, je vois ! Je vais regarder ce que j'ai en réserve et je te rappelle. »

Il remit son portable dans la poche de sa blouse et termina de déchausser sa clocharde aux piercings. Les gros godillots cachait de petits pieds seulement couverts d'une paire de chaussettes. Il chercha sous la semelle la pointure : un 43 qui l'intrigua. Il fourragea alors à l'intérieur et sortit une boule de papier journal. Il sentit, au fond de la chaussure, une carte plastifiée au périmètre scotché. Pour éviter de se faire détrousser, elle avait dû planquer sous l'un de ses talons son unique trésor, dernier vestige de sa vie d'autrefois. Il enleva le scotch qui floutait les inscriptions.

Sur la photo, il découvrit une jolie figure encadrée de longs cheveux raides. Il détourna son regard vers le visage de la morte pour en chercher les similitudes, les traits communs. C'est surtout les différences qui lui sautèrent aux yeux. Il eut l'impression, en comparant ces deux portraits, de s'adonner à l'un de ces jeux d'observation que l'on trouve à la fin des magazines et où il s'agit de repérer sept erreurs. Ici, c'était archi facile : piercings, chevelure, gerçures, sourcils mal épilés, maquillage. La rue, la vie, le temps avaient en quelque sorte, vampirisé cette jeune femme. Qu'avait-

elle traversé pour se retrouver seule dans Paris et y mourir dans le dénuement ?

Il mit la carte d'identité dans la poche arrière de son pantalon. Sur son rapport d'examen préliminaire, il nota :

Examen externe néant

Probable hypothermie comme cause du décès

A confirmer par autopsie

Puis il accrocha au poignet de la morte, à l'aide d'une ficelle élastique, une étiquette cartonnée sur laquelle il écrivit : *cadavre non identifié.*

Il ôta ses gants en latex, saisit son portable et envoya un message :

De garde jusqu'à demain 8h. J'ai ce qu'il te faut.

Passe quand tu veux.

*Devant un éclair
L'homme qui ne comprend pas
Est bien admirable
(Bashö)*



Chapitre 2 – Vendredi 20 juin 2014

Un mot sur un papier, c'est tout ce qu'elle avait laissé...

Quelques mots jetés sur une feuille blanche dépliée et mise en évidence sur la console en bois de l'entrée où, dès son retour du travail, elle savait qu'il avait l'habitude de déposer ses clés, son portable et ses soucis de la journée.

Pourtant, ce vendredi soir là, c'est à l'intérieur qu'un tourment l'attendait, un tourment insoupçonné et imprévu aussi soudain qu'un orage une nuit d'été.

Sans saisir le papier, de loin, il lut puis relut ces mots laissés pour lui sans vraiment mesurer toute leur portée. Il resta là, planté, les yeux rivés sur ce message. Il finit par attraper la feuille comme si, de plus près et à son contact, les mots allaient se déformer, se reformer, se reformuler. La magie n'opéra pas et les mêmes mots maudits s'imposèrent à sa vue et à son esprit. Ça lui ressemblait si peu ces quelques lignes laconiques, froides et sans détour. Pas de verbe, pas de pronom Je... On aurait dit un télégramme comme dans ces vieux

westerns. Sauf que là, il n'était pas Henry Fonda recevant un message télégraphique d'une demoiselle en détresse. C'était plutôt tout le contraire : c'était lui, Gauthier, qui éprouvait à cet instant le besoin de lancer un SOS, c'était lui qui était en perdition.

Il froissa la feuille, devenue boule au cœur de son poing serré, puis la jeta sur la console, à côté de ses clés et de son portable, oublié là le matin même. Il prit son téléphone, constata sur l'écran qu'il n'avait rien reçu de la journée. Il ouvrit son journal d'appels et, d'un simple toucher, composa le dernier numéro enregistré : il éprouvait le besoin urgent d'écouter sa voix, qu'elle lui explique, qu'elle lui dise où elle était, qu'elle le rassure...

Le numéro que vous demandez n'est pas attribué, votre appel ne peut aboutir... Le numéro que vous demandez n'est pas attribué, votre appel ne peut aboutir...

Il raccrocha, sans réaction, sans pensée, anesthésié par ce qu'il venait d'entendre. Une sonnerie le sortit brutalement de sa léthargie : l'écran afficha *maman*. Machinalement, il décrocha, mais fut incapable de prononcer le premier mot :

« Allo ? Gauthier ? C'est maman.

— Oui, bonsoir.

— Ça va ?

— Oui, oui, répondit-il d'une voix qui trahissait son malaise.

— Tu es sûr ?

— Oui, juste crevé par cette semaine, bredouilla-t-il.

— Dis, je t'appelle pour savoir quand vous venez récupérer Janek.

Ce *vous* dans la bouche de sa mère lui donna l'illusion, un court instant, qu'elle était toujours là, que son couple était encore d'actualité.

— Pourquoi demandes-tu ça ? reprit-il

— Katell est passée ce matin pour me demander de garder le petit, tu n'es pas au courant ?

— Oui, oui, enchaîna-t-il pour masquer son mensonge. J'ai oublié mon portable à la maison et je n'ai pas pu la joindre de la journée.

— Si tu es fatigué, mon fils, profite de ton week-end et viens dimanche. On gardera Janek, ton père est aux anges quand le petit est là, tu sais.

— Ok, si ça ne vous embête pas, je veux bien. Elle t'a dit quoi Katell ?

— Qu'elle devait aller à Paris pour un article, ce n'était pas prévu, elle avait l'air pressée, tu étais au courant, non ?

— Mais oui, je suis courant, qu'est-ce que tu crois ? Elle m'en avait parlé, mais, tu sais comme je suis, ça m'était sorti de la tête, improvisa-t-il.

— Heureusement qu'il t'a ce petit, elle est si souvent en déplacement !

— Maman ! la coupa-t-il. Je t'en prie, ne commence pas. Tu as assez d'affaires pour Janek ? poursuivit-il en radoucissant son ton.

— Oui, ne t'inquiète pas, Katell a laissé un sac bien rempli.

— Très bien, merci et à dimanche. Embrasse Janek pour moi.

— À dimanche, repose-toi bien ».

Il raccrocha le premier, encore plus déboussolé. Bien sûr, il n'avait rien dit à sa mère, il n'avait pas envie d'essayer les remarques habituelles. Depuis sa

rencontre avec Katell, il avait eu droit à des petites piques dont la fréquence s'était accentuée et qui, au fil du temps, s'étaient insinuées sournoisement dans les conversations avec ses parents. Au début, piqué au vif, il bondissait, s'emportant vigoureusement. À force, il était devenu insensible à ces remarques qu'il ne relevait même plus. Alors il laissait dire, au mieux il lançait un *maman* appuyé. Son père et sa mère, instituteurs aujourd'hui à la retraite, avaient toujours nourri l'espoir que leur fils embrasse la même carrière. Leur souhait avait été exaucé puisque Gauthier, quelques années après sa sœur aînée, Rose, déjà professeur des écoles et mariée avec un enseignant, avait obtenu son CAPES d'anglais. Néanmoins, lorsqu'il leur avait présenté Katell, une journaliste free-lance, leur rêve s'était un tant soit peu terni. Et quand ils avaient appris qu'elle avait un gamin de dix-huit mois, prénommé bizarrement Janek, ils s'étaient lamentés devant les mauvais choix de leur fils qu'ils avaient imaginé époux d'une jolie institutrice, père de deux beaux enfants et propriétaire d'un pavillon avec jardin et labrador. La panoplie idéale du bonheur selon eux.

« Comment ?

— Son fils s'appelle Janek ! avait répété Gauthier en détachant les syllabes.

— C'est curieux. Jamais entendu. Pourtant, Dieu sait si les dernières années, j'en ai eu des prénoms bizarres dans mes classes. Mais là ! Il y a de si beaux prénoms français ! se lamenta-t-elle.

— Mais maman, on n'est plus au XIX^e siècle. On est libre d'appeler ses enfants comme on veut, et puis au moins c'est original !

— Oui, mais enfin...

— Tu aurais préféré qu’il s’appelle Yvain ou Lancelot, peut-être ? Un prénom de chevalier comme moi, pas vrai ? ajouta Gauthier, avec une once d’ironie.

— Eh bien, oui ! Ces prénoms ont une histoire, une richesse.

— Oh oui, tu parles ! Gauthier, un chevalier mort dans d’atroces souffrances, exécuté, écorché vif parce qu’il couchait avec une reine ou je ne sais plus qui ! Tu parles d’un nom de héros ! Vachement gaie la référence !

— Comme toujours tu exagères ! Ton prénom fait aussi penser à Théophile Gautier. Et puis j’ai toujours adoré *La Dame aux camélias* et son héroïne, Marguerite Gautier.

— Trop génial ! Tu vois, on peut toujours critiquer le choix d’un prénom, c’est subjectif, alors plus aucun commentaire négatif sur Janek. Moi je trouve que ça sonne comme le prénom d’un personnage de la littérature russe, si ça peut te rassurer. Et puis Katell, ça compense, tu dois adorer, plus breton, tu meurs ! » avait conclu Gauthier.

Un prénom littéraire, une mère à cheval sur les principes, une éducation classique. Malgré tout, Gauthier avait choisi de revêtir une existence moins conventionnelle et il sentait souvent tout le poids de leur déception puisqu’à trente-huit ans, il n’était ni marié ni vraiment père. Hors de question de leur annoncer aujourd’hui qu’elle était partie pour faire apparemment un break. Il voyait déjà sa mère danser de joie et l’entendait lui dire : « Tu vois, je te l’avais bien dit ». Il chassa cette pensée et décida d’appeler le seul à qui il pouvait tout dire, le seul qui appréciait sincèrement Katell.

*Qu'y faire ?
Sur mes contradictions
Le vent souffle
(Taneda Santoka)*



Chapitre 3 – Vendredi 20 juin 2014

« Alors, mon gars, qu'est-ce qu'il y a ? Je te manque déjà ? D'habitude, c'est pour une petite bouffe que tu me dis de passer. Qu'est-ce qu'il t'arrive ? »

Simon répondait toujours présent aux appels de Gauthier. Ami fidèle, il trouvait constamment le mot juste ou le geste adéquat. Le visage buriné et le cœur plein de sagesse, il ressemblait à ces baroudeurs qui parcourent le monde, leur sac bien calé sur le dos et les yeux grands ouverts sur la beauté de la nature. Pourtant Simon n'avait pas souvent dû quitter sa Bretagne d'adoption, sa vie de professeur d'EPS était simple : les lignes des terrains de sport qu'il fréquentait n'avaient ni la sinuosité ni l'exotisme des sentiers que peut emprunter l'aventurier téméraire, mais sa façon d'être et d'aborder l'existence l'en rapprochait. Gauthier avait très vite apprécié le personnage malgré leur différence d'âge. Le soleil dans la voix, la chaleur dans le geste et le bon sens dans le mot, Simon était originaire du sud de la France et avait suivi sa femme en Bretagne où l'océan avait su gagner à son tour son cœur.

« Regarde », lui dit Gauthier en lui tendant un papier froissé.

Simon s'installa sur l'un des quatre tabourets alignés devant le bar de la cuisine puis lut à haute voix :

Besoin d'air. Besoin d'une pause. Besoin de réfléchir.

Partie quelques jours. Janek est chez tes parents.

« C'est pour ça que tu t'inquiètes ! Écoute, les femmes, c'est un peu la mer, elles ont parfois le vague à l'âme et éprouvent le besoin de se retirer.

— Arrête avec ta métaphore marine ridicule ! Pourquoi Katell aurait-elle le vague à l'âme comme tu dis ? Tout va bien entre nous, je t'assure ! lâcha Gauthier avec une certaine conviction.

— Dans tous les ménages, il y a des creux, des marées basses et des marées hautes. Tu ne peux pas naviguer sur une mer d'huile tous les jours, renchérit Simon.

— Bon sang, arrête avec ta mer ! Je te parle de mon couple, pas de ma dernière transat !

— Un peu quand même, une transat en solitaire en quelque sorte ! ajouta le baroudeur pour détendre l'atmosphère.

— Tu es vraiment lourd, se lamenta Gauthier qui avait fini par s'asseoir.

— Sérieusement, pourquoi tu t'inquiètes ? Elle n'est partie que pour deux ou trois jours, elle a laissé son fils chez tes parents. Si elle avait voulu te quitter pour de bon, elle l'aurait pris avec elle. Vois le bon côté, un week-end sans femme, ce n'est pas la mer à boire, non ? lança le prof de sport avec un sourire complice qui sembla faire son effet.

— Tu y tiens à ta mer décidément ! Tu as sûrement raison, comme d'hab. N'empêche, elle dit qu'elle a

besoin d'une pause... Qu'est-ce qu'elle veut arrêter ? Et son besoin d'air ? Tu crois que je l'étouffe ?

— Ne te prends pas la tête ! Tu ne vas pas nous faire une analyse de texte ! Je suis certain qu'elle sera de retour dimanche soir ou lundi au plus tard, les idées fraîches et le cœur revigoré.

— Alors, dis-moi pourquoi elle a coupé sa ligne, interrogea Gauthier avec une inquiétude palpable dans la voix.

— Il y a sûrement une explication. Elle a peut-être égaré son téléphone ou on lui a volé... ou bien elle a succombé à l'offre alléchante d'un nouvel opérateur, poursuivit Simon avec philosophie.

— Dans ce cas, elle aurait gardé son numéro, ta théorie ne tient pas la route, déplora le prof d'anglais qui semblait avoir perdu son sens de l'humour.

— Tu es allé vérifier ses affaires ? Voir un peu ce qu'elle avait emporté... ça devrait être un bon indicateur même si les femmes en prennent toujours trop même pour un petit week-end !

— Quel con ! Pourquoi je n'y ai pas pensé ! Je me lamente depuis que je suis rentré du collège et que j'ai trouvé son mot, je n'ai pas eu la présence d'esprit d'aller dans notre chambre ! Quel con, je te jure ! » lâcha-t-il tout en quittant la pièce pour se rendre à l'étage, suivi des yeux par Simon resté assis, l'air pensif. Il songeait à tous les moments passés ici, dans cette cuisine accueillante où son ami le régalaient si souvent. Aux soirées apéritives pour regarder un bon match au cours duquel il passait plus de temps à expliquer les règles et phases de jeu à un Gauthier néophyte et un brin hermétique au monde du ballon rond qu'à apprécier les actions décisives... Aux déjeuners improvisés lorsque

le soleil breton daignait montrer ses timides rayons.... Aux goûters réconfortants pendant lesquels les deux collègues, après s'être lamentés sur leurs élèves respectifs à la fin d'une semaine ou d'un trimestre éprouvants, retrouvaient leur âme d'enfants gourmands en mordant dans le moelleux d'une gaufre ou d'un marbré aux côtés du petit Janek. Pendant ces moments-là qui revenaient spontanément à son esprit, il revoyait Katell, installée sur ce même tabouret, l'écran de son ordinateur portable ouvert devant ses yeux chaussés de lunettes, il se remémorait ses cheveux attachés et ses doigts agiles courant sur le clavier. Les reportages qu'elle écrivait et qui la contraignaient à de fréquentes absences restaient entourés de mystère : elle aimait à dire, lorsqu'il la taquinait ou tentait de lire par-dessus son épaule, que les potins féminins ou les articles de fond sur la politique étrangère étaient trop compliqués pour un cerveau masculin habitué à consulter les résultats sportifs dans *L'Équipe*. Ces petits tacles verbaux étaient leur mode de communication privilégié. Derrière ce jeu anodin, il avait pourtant parfois décelé une part d'ombre dans ses regards ou ses silences. Gauthier non plus n'avait pas vraiment le feu vert pour parcourir les articles de celle dont il partageait la vie : par pudeur ou modestie peut-être, elle faisait en sorte que ses écrits demeurent dans la sphère professionnelle et ne viennent pas envahir leur bulle privée. Inutile de franchir la frontière.

La voix de Gauthier, toujours en haut, l'arracha à ses pensées et à sa nostalgie. Il se leva et rejoignit son ami à l'étage où il n'était jamais monté. Il eut donc l'impression de pénétrer dans une intimité qu'il aurait préféré ignorer. Sur le palier de l'escalier, il découvrit

un couloir aux murs clairs et sobres. Seules quelques photos noir et blanc encadrées — certainement des clichés pris par Gauthier lors de ses fréquents séjours londoniens pensa-t-il — avaient été accrochées. Il s'engouffra par la porte entrouverte, donnant sur une chambre, *leur* chambre. Son ami était assis sur le bord du lit, les coudes sur les genoux et les mains sur le crâne. Simon balaya la pièce du regard et fut frappé par son aspect impeccable et ordonné : à part deux hautes lampes métalliques, rien ne traînait sur les chevets installés de chaque côté du lit recouvert d'une housse de couette chocolat. Seuls quelques tiroirs vides avaient été laissés ouverts, témoignant du passage en revue de Gauthier. La sobriété se retrouvait dans les meubles, peu nombreux et aux lignes épurées, ainsi que dans la décoration assez froide : Simon pensa à ces magazines de déco qui affichent fièrement leurs couvertures dans certaines salles d'attente médicales tels des trophées de réussite sociale. Cette pièce ne reflétait certainement pas Gauthier, l'ami désordonné, plein d'originalité et de fantaisie. En tout cas, il ne l'avait pas imaginée comme ça. Il l'aurait bien vu dans une chambre faite de fouillis, de souvenirs, d'objets hétéroclites, de photographies...

« Elle a tout pris ! L'aveu soudain de Gauthier sortit Simon de ses réflexions décoratives.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Tout est vide ! Regarde les tiroirs, les siens, elle n'a rien laissé ! dit-il en levant sa tête libérée un instant de l'étau de ses mains. Elle a embarqué toutes ses affaires ! De son côté de l'armoire, que des cintres innocupés ! Même le tiroir de sa table de nuit ne contient plus rien ! On dirait qu'elle n'a jamais dormi ici ! Ce flot

soudain de paroles vint compenser le vide laissé par Katell, un vide qui se concrétisait dans cette chambre et qui semblait crier à Gauthier : « Elle est partie pour de bon, elle ne reviendra plus jamais. »

— C'est curieux, vraiment. Je ne sais pas que te dire. C'est vrai que pour quelques jours, ça paraît démesuré de vider ses placards. Mais avec les femmes, on ne sait jamais ce qui leur passe par la tête.

— Pareil dans la salle de bains.

À la droite du lit, une porte entrouverte laissait apercevoir la paroi en verre dépoli d'une douche.

— Comment ça ? interrogea de façon mécanique Simon qui comprenait très bien ce que cela signifiait.

— Tous ses produits, ses crèmes, sa brosse à cheveux, tous ses trucs de fille, envolés. Plus de trace de sa présence.

— Pourquoi te marquer alors qu'elle partait pour quelques jours ? Ce n'est pas logique. Pourquoi n'aurait-elle pas écrit la vérité ? Tu me diras, elle est peut-être prévoyante... Qui te dit qu'elle n'enchaînera pas sur un reportage à l'étranger pour l'un de ses articles ?

— Arrête Simon ! Elle a déménagé ses affaires, c'est évident, ça saute aux yeux, non ? Elle est partie, elle m'a quitté.

— Sans son fils ?

— Elle en a peut-être eu assez de cette vie... Elle s'est sentie étouffée, étriquée dans ce quotidien avec un petit prof d'anglais et un enfant comme Janek. Une journaliste a besoin de liberté, d'aventure, de frissons. Mes week-ends plan-plan à Londres, tu parles d'un périple !

— Arrête d’analyser et de te rendre coupable, tu n’en sais rien. L’aventure, le grand plongeon du journaliste à la recherche du scoop, c’est un peu cliché, pas vrai ? Katell, je l’ai toujours trouvée heureuse avec toi, ici dans cette maison. Elle a peut-être mal vécu l’état de Janek, s’en est sentie responsable...

— Et du coup, elle l’aurait abandonné ?

— Pas abandonné, confié à toi, un super papa, disponible et affectueux.

— Mais je ne suis pas son père !

— Attends, tu l’élèves depuis qu’il est tout petit, tu l’adores ce gamin, tu lui consacres tout ton temps libre, même si tu n’es pas son père biologique.

— Justement, j’ai certainement dû négliger sa mère.

— Tu n’inverses pas un peu les rôles là ? Ce n’est pas plutôt elle qui t’a fait passer après son travail, tu ne crois pas, hein ? Et Janek ? Tu trouves qu’elle lui donne la priorité ?

— Elle a un boulot prenant qui la passionne, mais qui l’oblige à des déplacements fréquents. Ne la juge pas ! Moi, avec mon emploi du temps, c’est facile de bosser à la maison et de m’occuper du petit.

— Soit. Allez viens, on descend. Ça ne sert à rien de rester ici à débattre des heures.

— Vas-y, j’arrive. Je vais juste voir la chambre de Janek.

— Si elle a laissé son fils, ses affaires y sont toujours, non ?

Gauthier ne répondit pas, quittant déjà la pièce, l’esprit encombré de questions, d’hypothèses. Il aurait bien voulu faire le vide comme elle l’avait fait dans cette chambre. Seulement voilà, les doutes et les pensées culpabilisantes se bouscullaient et renversaient ses

certitudes sur l'amour, sur la confiance, sur Katell. La confusion s'était désormais installée.

Lorsqu'il entra dans la chambre de Janek, il retrouva un peu de sérénité et eut l'impression de prendre une bouffée d'air frais après la traversée d'une rue bruyante et polluée. Une bouffée d'enfance, une bouffée d'innocence, une bouffée de simplicité. C'est surtout le soir qu'il appréciait d'être dans cette pièce, allongé sur le lit à côté de Janek, ses grands yeux noirs posés avec intérêt sur les illustrations du livre élu. Sa petite main appuyée sur le ventre de ce papa lecteur et sa tête lovée contre cette épaule rassurante. Gauthier devient alors un griot fascinant qui envoûte de ses récits le petit, enveloppé d'une couverture de rêves et d'affection. Parfois même, il ressent le sourire de Janek lorsqu'il se met soudain à raconter en anglais pour l'amuser. Ces échanges complices, c'est leur façon à eux de communiquer. Les mimiques, les gestes, les regards sont leurs mots et associés, ils forment des phrases silencieuses, mais éloquents.

Malheureusement, Katell n'est jamais vraiment parvenue à échanger réellement avec son fils dont l'incapacité à verbaliser a fini par les éloigner l'un de l'autre. Elle, la journaliste, le clavier toujours sous les doigts et le mot à la bouche, a assez vite mal supporté ce silence, refusant d'établir un autre type d'échange avec son enfant. En tout cas, c'est son ressenti, son interprétation. D'ailleurs cette chambre, elle n'y entre quasiment plus. Et n'y entrera plus visiblement. Finalement, sa décision de partir sans son fils se comprenait.

Combien de temps était-il resté allongé, noyé dans ses idées ? Il n'en savait rien, il avait perdu la notion du

temps, oubliant son ami qu'il était censé rejoindre. Quand il descendit, radouci, Simon était toujours là, patientant sagement sur son tabouret, comme un enfant qui attend sa grenadine au comptoir sans oser la réclamer.

« Si tu nous préparais un petit quelque chose à manger ? Il eut la délicatesse de ne faire aucune réflexion.

— Marie ne t'attend pas pour dîner ? Elle va dire que je t'accapare !

— Ne t'inquiète pas, tous les vendredis, elle va nager et rentre tard.

— Ok, j'avais prévu des pâtes au saumon, Janek adore ça.

— Parfait ! »

Machinalement, Gauthier sortit une casserole qu'il remplit d'eau puis la mit à bouillir. Il enchaîna les gestes comme un automate sans vraiment réfléchir ni même écouter Simon qui faisait son possible pour détendre l'atmosphère en racontant les facéties de la semaine de ses élèves en cycle escalade et les blagues gratinées de son jeune collègue de sport. Mais ses phrases formaient juste un long ruban de sonorités aux oreilles de Gauthier. Ils mangèrent sur le bar, l'un à côté de l'autre et le cuisinier s'efforça de faire bonne figure. Lorsque Simon partit, il devait être 23 heures. Gauthier consulta ses e-mails sur son smartphone, mais sa messagerie ne contenait aucun message de Katell, seulement des annonces publicitaires lui promettant d'improbables lots ou lui proposant des jeux-concours en tout genre. Il envoya un mail à Katell lui demandant de lui faire un petit signe, de lui dire où elle était et quand elle comptait rentrer... mais ce dernier lui fut renvoyé automatiquement quelques minutes plus tard : elle

avait donc aussi supprimé sa boîte mail. Il ne comprenait plus rien. Il tourna en rond inutilement tout le week-end tel un manège sans enfant. Il n'eut ni le cœur ni l'envie de sortir prendre l'air et le soleil de ce mois de juin n'eut aucun effet bénéfique sur lui. Les touristes arriveraient progressivement pour profiter du charme des côtes bretonnes. Mais lui s'interdisait de penser aux vacances, de se projeter.

Elle ne donna aucun signe de vie du week-end et lui, il avait dû supporter le vide, l'absence, l'inexplicable. Demain, il devrait reprendre le chemin du travail comme si de rien n'était, faire semblant. Un coup d'œil rapide sur sa montre le fit enfin réagir. Il prit son téléphone, ses clés et regagna sa voiture, garée sur le gravier devant les hortensias en fleurs qui adoucissaient la façade en granit de sa maison. Il pensa soudain au macadam qu'il avait projeté de faire poser chez lui, à la place de ce maudit lit de gravillons, salissant et bruyant. Il se trouva pitoyable d'avoir eu cette pensée matérielle : comment pouvait-il être préoccupé par un revêtement de sol alors que la femme qu'il aimait était partie ? Lamentable pensée qui lui enleva le peu de confiance et d'assurance qu'il lui restait. Pas étonnant qu'elle ait besoin d'air ! Vivre avec un type qui a pour projet du macadam dans sa cour ! Projet Macadam, ça sonne comme un titre de mauvais film d'action ou d'espionnage ! Décidément, les idées ridicules polluaient son esprit. Il alluma la radio avec l'espoir de les chasser. Une vieille chanson de Sting, *An English man in New York*, parvint à le distraire quelques minutes en le ramenant en arrière. Son premier séjour aux États-Unis lui revint alors à la mémoire. Jeune étudiant en langue anglaise, il était venu à New York

pour se familiariser avec les expressions et l'accent américains. Il était parvenu à se faire engager comme garçon au pair par une famille aisée de Manhattan. Douze mois à s'occuper de Rachel et Rudy, des jumeaux âgés de six ans pour lesquels les parents, analystes financiers surbookés de Wall Street, voulaient un frenchie afin d'assurer une éducation élégante et chic à leurs rejetons. Les débuts avaient été difficiles, les coups de blues récurrents et les moments de panique fréquents. Mais sa guitare, sa cuisine, sa maîtrise de l'anglais et sa gentillesse l'avaient sauvé et lui avaient valu la satisfaction des parents Mac Kenzie et l'adoration des jumeaux. Finalement, déjà à l'époque, il aimait s'occuper des enfants, passer du temps avec eux comme il le faisait aujourd'hui avec Janek. D'autres vieux tubes défilèrent sur les ondes en même temps que les kilomètres qui le séparaient de la maison familiale.

Ses parents habitaient à la pointe de Saint-Malo, non loin des rochers sculptés de Rothéneuf où, enfant, il adorait aller crapahuter, fasciné par ces visages de pierre grimaçant à la mer. Malheureusement, le lieu avait perdu son aspect sauvage et sa gratuité. Alors le dimanche, c'était plutôt le long de la côte ou au fil des remparts de la cité malouine qu'il préférait aller marcher après ces longs repas de famille lourds à digérer au sens propre comme au figuré. Sentir l'air marin dans ses cheveux, poser son regard au gré de ses pas... Il se sentait enfin libéré du poids familial et des conversations étriquées. Janek aussi aimait beaucoup ces instants, Gauthier l'avait vite compris aux sourires qui éclairaient alors son minois et à la pression joyeuse de sa petite main dans la sienne. Régulièrement, Katell manquait lors de ces balades au grand air, un article la

retenant loin de la maison ou la contraignant à rester enfermée pour boucler un dossier de fond pour une parution pressante. C'était donc souvent seul qu'il se retrouvait coincé aux « repas du dimanche » de maman, assis sagement à table en train d'attendre le rôti dominical. Même après des années d'enseignement, cette habitude tenace de diriger sa tablée comme sa classe n'avait pas battu en retraite, ce qui avait le don d'agacer Gauthier, mais son tempérament doux et conciliant le faisait rester un enfant docile et silencieux. Il écoutait en demeurant en retrait. Par moments, il croisait le regard de Janek qui semblait saisir l'envie d'être ailleurs de son papa d'adoption comme s'il avait un sixième sens. Il avait hâte de le retrouver.